

XYZ. La revue de la nouvelle

Tout un programme

Patrick Janjaud



Numéro 56, hiver 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4463ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Janjaud, P. (1998). Tout un programme. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (56), 67–72.

Tout un programme

Patrick Janjaud

L'homme est seul. Terriblement seul. La tête dans les mains, il aimerait craquer, il aimerait pleurer. Pourtant, rien ne sort. Trop d'amertume.

Il s'appelle Georges, mais il pourrait tout aussi bien s'appeler Michel, Pascal ou Christophe, car il ressemble à tout le monde.

Vous.

Moi.

Georges, c'est le drame de notre société, le drame de notre condition humaine.

La tête dans les mains, il ressasse ses malheurs. Il est éccœuré, désespéré. Devant lui, sur la table, un revolver l'attend. Avec cette arme, il veut en finir, chasser les peurs, les frustrations et le dégoût.

Il se lève, fait un pas vers la fenêtre. Écarte les pans du rideau, jette un œil sur la rue. C'est inutile, car personne ne viendra, personne ne vient plus, ici. Alors, il lance un dernier regard au ciel, aux nuages.

Il considère à nouveau le revolver. Soudain, pris vraisemblablement d'une nausée irrépressible, il se précipite aux toilettes. La peur, sans doute.

Quelques minutes après, il sort de la salle de bains, les cheveux mouillés. Il va dans la chambre, vérifie si tout est en ordre, si aucun sous-vêtement ou chaussette ne traîne par terre. Quand ils arriveront, tout devra être net.

Devant le lit, il a un ultime serrement de cœur. Il n'y a pas si longtemps encore, elle était là, couchée. Amoureuse. Ou jouant à l'être, il ne sait plus très bien. Une seule certitude néanmoins — il le lui avait dit plusieurs fois —, il aimait cette femme comme jamais il n'avait aimé. À en mourir...

Il revient dans le séjour, balaye du regard la pièce, caresse de la main quelques livres, quelques disques, des photos. Des futilités. Des miettes de sa vie.

Il s'assied. À côté du revolver, une feuille blanche et un stylo l'attendent. Ce matin déjà, il a posté un mot laconique au bureau, à l'attention de son ex-patron. « Monsieur, vous avez gagné. Lorsque vous lirez cette lettre, Georges B. sera mort. » Une ultime vengeance, histoire de lui laisser une bonne dose de responsabilité. Qu'il n'en dorme pas, cet immonde hypocrite !

Pourtant, il est aisé de comprendre que cette lettre n'est pas seulement une vengeance. C'est également une précieuse révélation. Il ne voudrait pas que l'on tarde à le découvrir. Il ne voudrait pas qu'on le trouve au terme de plusieurs semaines comme ces petits vieux oubliés, pourrissant sur le parquet, des cafards plein la bouche. Non, il ne voudrait pas.

Devant lui, la feuille blanche. Mais par où commencer ? Pour expliquer quoi ? Et à qui ? !

Il aimerait que ce soit beau. Puissant. Désespérément rageur. Le problème est qu'il n'a jamais su écrire.

Une nouvelle fois, il plonge son visage dans les mains. Comment ? Comment tout cela a-t-il bien pu arriver ?

D'abord, il y a eu son départ. Elle, son soleil, sa renaissance, après tant d'années d'errance. Partie un jour, un mot griffonné sur la table de la cuisine : « Je te quitte. Besoin d'air. » Des mots coups de poing. L'incompréhension. Puis le combat avec les nuits sans sommeil.

Quelques jours après, c'était le licenciement. Motifs imprécis, plan économique, manque de motivation. Jeté à la rue comme un malpropre. Ses collègues — des amis, croyait-il — n'ont pas levé le petit doigt pour le défendre. Il ne s'en est même pas trouvé un seul pour le réconforter. Des chiens !

Alors, il n'y avait plus que Paul, l'ami de toujours. Celui-là même qui lui avait présenté Valérie. Il l'avait appelé à l'aide. La réponse fut cinglante : « M'étonne pas qu'elle t'ait quitté. Elle était trop bien pour toi. Et laisse-moi tranquille, j'ai mes soucis moi aussi. »

Plus de femme, plus de travail, plus d'ami. Et comme si ce n'était pas assez, arrivent dans sa boîte deux lettres aux chiffres empoisonnés. La première, une facture de téléphone exorbitante : c'est certain, elle avait dû bien en profiter, avant de partir ! La deuxième, une lettre du fisc, mentionnant un avis de redressement d'impôt : il ne pensait pas qu'une fraude si légère puisse coûter aussi cher !

Alors, pourquoi vivre dans ces conditions ? Si on ne peut plus aimer, si on ne peut plus parler, si on ne peut plus manger, à quoi bon s'obstiner ?...

Georges relève la tête. Il n'a pas écrit un mot. Devant lui, la télévision. Fichue elle aussi, comme sa vie. Ah ! le bon temps où, avec sa Valérie, il s'amusait devant les jeux et les émissions de variétés ! Il n'a même plus l'écran magique pour lui donner le change.

Georges se saisit du revolver. Il le contemple, le soupèse. Doucement, il lève l'arme. Un homme qui se suicide ne se précipite pas, n'a pas de gestes brusques. Il vit les dernières secondes de vie avec une extrême acuité.

ET C'EST MAINTENANT, CHERS TÉLÉSPECTATEURS, QUE NOUS INTERVENONS !

Dans un fracas terrible, la porte d'entrée de l'appartement vole en éclats. L'homme qui vient de la défoncer, emporté par son élan, vient s'étaler contre le portemanteau.

— ARRÊTEZ, GEORGES ! NE FAITES PAS ÇA !

Tétanisé, je me suis plaqué au fond du canapé, la bouche ouverte, laissant tomber le revolver sur la table. En un clin d'œil, toute une équipe se tient devant moi : un type en costume avec un micro — c'est lui qui a crié —, deux autres avec chacun une caméra sur l'épaule, et un grand costaud qui me regarde d'un sale œil. Sans parler du lourdaud qui se relève en se massant le bras, une de mes écharpes sur le nez. Le costumé s'avance vers moi, suivi des caméras. Une braquée sur lui, l'autre sur moi. Je bredouille quelques mots mais il me coupe aussitôt, un large sourire sur les lèvres.

— Eh non ! Georges (sa main sur mon épaule), vous n'allez pas nous quitter... Pas comme ça !... Regardez la caméra, des

millions de gens vous observent ! Vous êtes en direct dans l'émission *Rien ne va plus* et le thème de ce soir, c'est justement le suicide (il s'assied à mes côtés). Oui, Georges, je comprends votre surprise, mais, c'est vrai, depuis une demi-heure, des millions de gens assistent à vos hésitations... Votre maison a été truffée de petites caméras pendant vos absences, une dans le plafonnier au-dessus de votre tête (je lève le nez en même temps que la caméra pointe vers une ampoule effectivement suspecte), deux dans les tringles à rideaux de cette pièce et de la chambre, une autre encore au-dessus de la hotte aspirante de la cuisine et, enfin, une dans la salle de bains au cas où... eh ! eh ! eh !... au cas où, disais-je, vous auriez eu envie de vous tuer dans votre baignoire... Car tout ce qui vous arrive, Georges, a été calculé, préparé. Tout à l'heure, j'étais derrière la porte d'entrée, avec l'équipe, en train de commenter vos moindres faits et gestes, de les expliquer aux millions de téléspectateurs qui nous regardent.

C'était, je pense, pour beaucoup de gens, terriblement poignant. Moi-même, les téléspectateurs ont dû le sentir au ton de ma voix, j'étais profondément ému.

Mais revenons à nos moutons. Notre but de ce soir, Georges : démonter les mécanismes du suicide. Par le biais de VOTRE expérience...

Et quand je dis que tout a été préparé à votre insu, regardez donc un peu sur le moniteur qui se trouve à votre droite (toujours docile et ahuri, je regarde sur le moniteur à ma droite, on me colle un casque sur les oreilles)... Là, vous voyez le plateau, notre studio, d'abord le public (salve d'applaudissements), puis notre psychologue (un type à lunettes me fait coucou) et, là, attention, Georges, votre patron (quoi !!), à sa droite, vos collègues (quoi !! quoi !!)... Puis, de plus en plus fort, votre ami Paul (« Excuse-moi, vieux », il fait, le Paul)... Et enfin (la main du présentateur me cramponne le poignet), oui, enfin, Georges, Valérie, votre compagne (mince !! Valérie, les yeux baignés de larmes, qui s'excuse aussi, qui m'embrasse à distance, qui me dit que tout ça, c'est pour notre bien!)...

Je comprends, Georges, votre émotion...

Vous l'avez sûrement compris, toutes ces personnes, vos amis, vos compagnons, ont joué le jeu avec nous. Ils ont tous — mais il leur sera beaucoup pardonné... eh! eh! eh!... — concouru à vous conduire à cet état de dépression immense qui vous anéantissait encore il y a quelques instants. Dans quel but? Eh bien, comme je vous l'ai dit tout à l'heure, nous allons essayer, avec notre psychologue, mais aussi avec nos amis télé-spectateurs qui vont intervenir tout au long de la soirée (il rappelle le numéro du standard de l'émission), en nous livrant leurs témoignages, leurs réactions et, bien sûr, Georges, avec VOTRE TÉMOIGNAGE, le plus important de tous, nous allons essayer, disais-je, de décrire, d'analyser, de mieux comprendre les éléments psychologiques qui peuvent amener un homme au suicide.

Tous, en effet, amis, collègues, ont fait semblant, vous ont accablé pour de faux. À commencer par Valérie (sur le moniteur, je vois encore son visage, bouleversé), qui nous a contactés, à la suite de notre annonce dans le journal partenaire de cette émission (il donne le nom du journal, suivi d'applaudissements en provenance du studio)... Eh oui! c'est qu'elle vous connaît bien, votre femme, pardon vous n'êtes pas encore mariés... eh! eh! eh!... votre amie, car c'est elle qui, vous ayant décrit comme quelqu'un d'hypersensible, parfois un peu fragile, nous a convaincus qu'une telle expérience pourrait marcher avec vous.

Tous, au début de l'émission, nous ont raconté leurs actions, les sales tours qu'ils vous ont joués et, ma foi... ma foi, je comprends qu'il y ait de quoi douter de la vie (sa grosse main à nouveau sur mon épaule)... Et nous, modestement, nous en avons encore ajouté en vous envoyant le coup de grâce par la poste, avec de fausses factures (devant mon air abasourdi, il s'esclaffe grossièrement)... Et en mettant au passage votre téléviseur hors d'état de fonctionner, évidemment (évidemment). Même le mot envoyé à votre patron, nous avons réussi à l'intercepter... C'est dire que nous avons bien fait les choses, n'est-ce pas?!

Bon, et maintenant, Georges, maintenant que vous savez tout, c'est VOUS qui allez parler! Qui allez nous raconter vos impressions, vos sentiments (il m'invite à me lever, face aux deux caméras pointées vers nous). Mais... eh! eh! eh!... mais... je ne vous laisserai pas la parole sans vous apprendre auparavant ce que vous avez gagné dans cette aventure (toujours le casque sur les oreilles, j'entends des roulements de tambour en provenance du studio)... vous avez gagné... d'abord... un téléviseur neuf... eh! eh! eh!... offert par le magasin (nom du magasin, suivi d'applaudissements)... ensuite... un chèque de trois cent mille francs, offert par la chaîne, à titre de dommages et intérêts (exclamations et applaudissements dans les oreilles)... et enfin... pour vous retrouver, avec Valérie, et avec l'accord de votre patron bien-aimé... un voyage de quinze jours aux États-Unis, avec visites de Las Vegas et de Disneyland, le tout offert par l'agence (nom de l'agence, suivi de nouvelles exclamations enjouées, de sifflets et d'applaudissements)...

ALORS, QU'EN DITES-VOUS?!

Il me brandit le micro sous le nez. J'essaye de réfléchir. Pas longtemps. Je trouve qu'ils ont poussé le bouchon un peu trop loin, comme on dit. Je me penche vers la table, saisis l'arme et lui tire une balle dans le ventre, comme ça, en direct. Des cris me transpercent les tympans. J'arrache mon casque. Ah! ils en voulaient, du spectacle, eh bien, ils vont être servis! Pan! La deuxième balle est pour la caméra qui filmait le présentateur. Elle vole en éclats, projetant le cadreur sur le mur. Je braque la seconde, qui tremble de manière hystérique. J'espère que tous ces cafards, derrière leur écran, vont faire un bond en arrière dans leurs fauteuils, ou mieux, en avoir un arrêt cardiaque. Pan! La deuxième balle en plein dans l'œil de la caméra.

Dans la pièce, ceux qui peuvent tenir debout se carapotent sans attendre leur tour. Un dernier regard sur le présentateur qui gargouille au sol, recroquevillé en fœtus autour du micro, et je m'enfuis à mon tour.